

PRIN DE L'ABONNEMENT

payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 11 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 21 fr.
Hors du département, 22 fr. pour
l'année, et dans
20 c. par num.



L'ARTISTE

en province,

(ENTR'ACTE LYONNAIS),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio,
imprimé avec luxe; Table et
Couverture;

Formant un beau volume
Album à la fin de l'année;

Paraît tous les Dimanches,
et se vend dans les Théâtres.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, 6; — chez Gourdon, libraire, rue Lafont, 4; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affecter les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de la Préfecture, 6. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

THÉÂTRES.

Grand-Théâtre. — *Lucie de Lammermoor*, *Don Juan d'Autriche*, *Moïse*, *la Juive*. — Théâtre des Célestins.

Et que nous avons à dire est très sérieux : nous le dirons gravement et avec conscience, dans l'intérêt de nos affaires dramatiques; nous disons les *nôtres*, quand ce sont celles de tout le monde. A Lyon, la question du théâtre préoccupe vivement, et il y a plus que de la sollicitude pour sa prospérité. On veut, parce que la chose est facile et naturelle, eu égard aux éléments que Lyon possède, que nos théâtres existent et marchent au milieu des meilleurs résultats possibles; mais pour que le succès soit réalisable, pour que cette existence soit riche et aisée, il faut que nos deux scènes, combinées, puissent être dignes du public, qui ne demande pas mieux que de les encourager par sa présence et ses sympathies.

La mission de la presse est de soutenir et de protéger. Elle en a une autre encore, celle d'avertir et de conseiller. Nous ne faillirons pas devant cette double tâche.

La comédie devient-elle absolument impossible? les traditions en sont-elles perdues tout-à-fait? Il n'y a plus au théâtre, dans ce genre, ni frein, ni règle, et il n'y a pas jusqu'au drame qui ne soit plus joué. Nous le répétons avec un critique, journaliste de la province: « Le désordre vient du jour où l'on a cessé de représenter la comédie avec cette sévérité de jeu et de coutume qui mettait l'ordre partout. La comédie était le seul genre qui formât le goût des acteurs et celui du public, le seul qui fût véritablement de nature à le former, car il était toute une étude. Du moment où l'on a cessé d'être fidèle aux vieilles traditions du théâtre, elles se sont effacées de la salle. Quand on jouait la comédie, il fallait du talent; aujourd'hui l'on peut s'en passer: voilà pourquoi la comédie se joue le moins possible; aussi le théâtre se ressent-il de la confusion qui règne partout; il cherche son équilibre et ne le trouve plus. Le public n'est plus assez connaisseur pour lui indiquer un point d'appui solide; lui aussi a perdu l'art de juger, en même temps que l'art de jouer se perdait sur la scène. Pendant que les uns jouent à tâtons, les autres jugent de même, et chacun va de son côté et à sa fantaisie loin de l'art véritable qui devrait les réunir tous. »

Ces réflexions amères viennent d'une ville qui, elle aussi, a possédé longtemps une excellente comédie, de Nantes, et qui assiste, comme Lyon, à la déchéance complète de ce genre.

Ce qui tue le théâtre, c'est l'indifférence; quand la comédie a pris du mélodrame les allures que nous lui voyons aujourd'hui, le public a croisé les bras et a laissé faire: à cette heure, on s'aperçoit que ce laisser-aller est devenu un vice radical qu'il faut extirper promptement si l'on ne veut pas assister à la chute complète de l'art dramatique.

Nos idées à cet égard sont générales, sans doute, mais elles ont aussi leur application particulière. Notre cœur saignait à la dernière représentation de *Don Juan d'Autriche*, et nous considérons cette soirée comme désastreuse; cependant il y a du remède encore: nous avons des éléments en partie suffisants; il ne s'agit que de compléter les cadres d'une manière convenable; il ne faut qu'y mettre l'importance que le genre comporte, et nous pourrions espérer encore.

Disons-le, le public s'est réveillé de son indifférence: il y a des limites au théâtre qu'il ne faut jamais essayer de franchir. Une première fois nous avons laissé entrevoir que l'admission de M. Cécilcourt était impossible, et, malgré la désapprobation générale, M. Cécilcourt a persisté. Le soir on s'est prononcé plus sévèrement encore; M. Cécilcourt ira, dans une ville d'un ordre inférieur, tâcher d'acquiescer ce qui lui manque, et notre Grand-Théâtre aura à se pourvoir d'un sujet plus digne de lui.

Les Italiens nous disent adieu: pour célébrer leur départ, ils ont chanté *Moïse*; ils ont fini par où ils auraient dû commencer.

Dimanche dernier, Mad. Miro chantait *Lucie* avec la supériorité que vous lui connaissez. La grande scène de folie, jouée par notre première cantatrice, est digne d'un premier théâtre de la capitale. Chaque représentation de *Lucie* est pour Mad. Miro un vrai triomphe, un triomphe mérité.

Après les sensations douces, le plaisir vivement senti, viennent les émotions pénibles. La soirée de jeudi dernier a été orageuse. La *Juive* a été sérieusement troublée par l'opposition vive et turbulente qui s'est manifestée contre Mad. Camoin qui faisait son troisième début à titre de seconde danseuse, ou, si vous aimez mieux, de première danseuse demi-caractère. Les jugements du public, nous avons l'habitude de les respecter, tout en essayant de les analyser cependant. Les opposants étaient plus serrés et plus compactes cette troisième fois que les deux premières. A mesure que Mad. Camoin a baissé ses prétentions, une partie du public a élevé les siennes, et l'orage s'est accru. Cette observation ne nous est point personnelle, d'autres que nous l'ont déjà faite; et quant à décider si Mad. Camoin est suffisante pour l'emploi qu'en dernière analyse elle venait d'adopter, la question est difficile à résoudre: émotion bien légitime de la part de l'artiste, impossibilité complète pour le spectateur de voir et de juger par lui-même au milieu du tapage en pareil cas, telles sont les positions respectives, le tout pour arriver à un résultat négatif.

Le désordre s'est mis partout, et l'exécution de la *Juive* s'en est ressentie. Pour sa part, Mad. Miro vivement affectée et indisposée a été obligée de passer le duo des deux femmes du 4^{me} acte, et elle n'a guère pu chanter le reste de l'opéra. Le rôle d'Eudoxie est froid par lui-même, et Mlle Dubreuil n'avait guère besoin de l'échauffer: elle l'a donc chanté naturellement. Il y a d'excellentes ressources vocales chez Mlle Dubreuil, mais il lui manque l'animation.

Au commencement et à la fin de l'ouvrage, d'aigres sifflets ont poursuivi une exécution qui allait s'accomplir, et une exécution consommée. A qui ces sifflets s'adressaient-ils, à l'orchestre ou au chef d'orchestre? Les sympathies du public entier ne suffisent-elles plus aujourd'hui pour sanctionner la position qu'a prise un homme d'un talent reconnu? N'est-ce pas un spectacle fort triste que la manière dont on envisage à Lyon les questions d'art, et les sacrifiera-t-on toujours à des personnalités?

E. L.....R.

Ne te plains pas, lecteur, en vingt lignes nous allons faire entrer la semaine du théâtre des Célestins.

Mlle Minié a pris, avec succès, possession du rôle de *Chonchon*, dans la *Grâce de Dieu*. Cette pièce, si bien jouée, est parvenue à sa 52^e représentation, sans que le public se lasse de remplir la salle.

Mercredi, nous avons eu *Don Juan d'Autriche*. Au temps de Valmore, la comédie de Casimir Delavigne était l'objet d'une représentation sérieuse; il n'en est plus ainsi. M. Cécilcourt a sans doute beaucoup de zèle, mais cette ardeur, mal dirigée, l'aveugle sur ses forces, bien faibles en vérité: le jeune premier dont nous parlons a toute la gêne et toute l'inexpérience d'intonation et de diction d'un écolier dramatique. Nous ne pensons pas que M. Cécilcourt puisse contribuer à relever la comédie du discrédit déplorable dans lequel on la voit tomber. M. Beuzeville, et Mmes Beuzeville et Cossard, ont fait tous leurs efforts pour lutter contre la mauvaise exécution de l'ouvrage.

Jeudi, le concert de Mme Agostini a conduit aux Célestins une société choisie. La soirée s'est paisiblement passée.

Les justes exigences de M. Louis Perrin, notre imprimeur, nous interdisent la faculté de rendre compte aujourd'hui de la représentation donnée vendredi au bénéfice de M. Rousseau. Plus tard nous remplirons cette lacune involontaire.

La *Gazette des Théâtres de Paris* veut bien nous informer que notre assertion de l'autre jour, à l'égard de la Commission des auteurs dramatiques, part d'une source erronée. Cependant ce journal sanctionne, tout en démentant la nouvelle, les réflexions que nous avons publiées à cet égard. Sentinelle avancée des intérêts de l'art dramatique, nous croyons la *Gazette des Théâtres* sur parole, parce que nous sommes certains qu'elle ne reculera pas devant ses principes, et nous répétons, d'après son assertion, que les auteurs dramatiques n'ont jamais pensé à mettre en interdit les théâtres de la province qui accueilleraient des troupes italiennes ou allemandes : violence, ajoute la *Gazette*, dont, le cas échéant, l'indignation publique n'aurait pas tardé à faire justice.

CONCERT DE M. MIRO. CHŒURS DIRIGÉS PAR M. MANIQUET.



M. Miro est le mari de notre excellente prima donna, et aujourd'hui qu'il a pris la peine de se faire connaître, on ne pourra plus le désigner comme le mari de la cantatrice, ou comme l'époux de la reine, là où la loi salique n'existe pas. M. Miro a pris une position personnelle, celle que son talent justifie complètement. Il agit pour son propre compte, et il s'en tire en maître, je vous assure. Demandez à tous ceux qui étaient au foyer du Grand-Théâtre samedi dernier, ils vous diront ce qu'ils en pensent : attendu la saison avancée, attendu qu'un samedi soir, et quand on a fait pour jusqu'au lundi matin projet d'aller à la campagne, Litz ou Thalberg convieraient-ils à les entendre, quantité de gens feraient la sourde oreille, et toutes ces raisons-là réunies ont bien pu motiver l'absence de la foule. En revanche, les connaisseurs ne manquaient pas, et nous croyons que M. Miro a été apprécié. Il ne s'attaque pas à de minces athlètes, notre nouveau pianiste, il va droit au but : il vous montre tout de suite ce qu'il sait faire. Des motifs de *Guillaume Tell*, de Dhôler, une fantaisie sur des motifs de *Moïse*, de Thalberg, et encore des études de Dhôler, tel était le thème choisi par M. Miro, qui nous semble affectionner Dhôler particulièrement. On voit qu'il s'est nourri de ses principes et de sa manière. Le jeu du débutant, car M. Miro débutait à Lyon, est classique; dans certains passages, il nous a rappelé Bertini. C'est de l'école sage et correcte; beaucoup de discrétion dans le jeu, dans le doigté du piano, de la légèreté, des nuances bien senties, de la délicatesse, peu de bruit, point de grand éclat, beaucoup de sentiment. Au moins, pour le piano, à Lyon, les grands talents ne nous manqueront pas, et c'est tant mieux pour l'art : la perfection naît souvent de l'émulation.

A ce concert, M. Alexandre a exhibé l'air du 2^e acte de la *Juive*, passé au théâtre ordinairement; Georges Hainl a redit sur son violoncelle ces mêmes motifs de *Guillaume Tell*, qu'on ne se lasse pas de l'entendre exécuter. Lesbros a mis beaucoup d'âme dans la mélodie de Paër, *Exil et patrie*; et Mad. Miro, partie agissante et essentielle de la soirée, ce qui était bien naturel, a délicieusement chanté *Marie*, de Schabert, et deux romances qu'il est impossible de dire et de phraser avec plus de goût et plus d'esprit.

M. Maniquet est un excellent musicien, doué d'une volonté ferme, de vues excellentes et d'habileté. M. Maniquet est à la tête d'une institution grave et utile, fondée par la Société d'instruction élémentaire et le Cercle musical de notre ville. Depuis quelques mois à peine, il se forme, sous la direction du jeune professeur, des masses vocales qui manquaient à Lyon et qu'on réclamait depuis longtemps : quelques mois ont suffi pour amener d'excellents résultats. Il y avait beaucoup de monde à cette séance publique de la classe de M. Maniquet, et chacun s'intéressait vivement à cette œuvre commencée et dont la portée sera immense sur nos destinées musicales. Il y a là des enfants et des jeunes gens qui, sur un signe du bâton de mesure, et après avoir pris à haute voix l'accord parfait de l'intonation du morceau qu'ils vont chanter, entonnent avec ensemble et précision un chant à la portée de leurs premiers progrès, d'un style facile, mais dont ils font parfaitement sentir toutes les nuances. L'accord se prend facilement, chacun appelle la première note par où il doit commencer, et tous partent en même temps; il n'y a là ni instruments ni soutiens d'aucune espèce. Les chœurs sont intelligents et bien dressés. Parmi les morceaux de la composition de M. Maniquet, qu'on a remarqués plus particulièrement, nous citerons le *Départ du Conscri*, et le chant des *Forgerons*. Du reste, nos lecteurs en jugeront eux-mêmes, l'Artiste devant publier ce dernier morceau. Nous dirons à M. Maniquet : courage et merci ! La tâche est grande, son importance et ses résultats sont graves, mais elle est si bien commencée qu'on ne peut qu'augurer favorablement des suites. A l'aide de la musique, moraliser et instruire, propager le goût de l'art, c'est une belle mission.

L.

La Commission exécutive de la Société des Amis des Arts prévient MM. les artistes que les concours annuels pour l'ornement et la fleur, dont suit le programme, sont ouverts à dater de ce jour; en conséquence, ceux d'entre eux qui désiraient prendre part à ces concours peuvent dès à présent se faire inscrire au secrétariat du Palais des Arts.

CONCOURS D'ORNEMENT.

Un vase richement décoré, comportant figures et ornements de toute nature.

Le style est laissé au choix des concurrents.

Hauteur, 30 centimètres y compris la base.

Chaque concurrent devra exécuter au trait et sans ornementation la coupe du vase dans la même proportion; il devra donner en outre des détails de profil et de raccourci dans une proportion double.

CONCOURS DE FLEURS.

Un groupe de fleurs peint à l'huile ou à la gouache, appuyé de douze études de fleurs au trait.

Nous voulons aussi être des premiers à annoncer l'arrivée à Lyon de M. Carle Elschoët, sculpteur distingué de Paris, dont le nom et les talents sont également recommandables, et qui est l'auteur des Tritons qui décorent les fontaines de la place de la Concorde. M. Carle Elschoët est appelé à Lyon par des travaux d'art d'une haute gravité, et dont le premier modèle est exposé dans la cour Saint-Louis de l'Hôtel-Dieu. Ce modèle est en plâtre; il représente l'un des groupes qui doivent prochainement décorer la façade de ce monument. La magnificence de l'édifice auquel ce travail est destiné, et le nom de l'artiste, donnent à ce projet une grande importance : ce qui n'a pas manqué de piquer vivement la curiosité d'un grand nombre d'amateurs qui sont allés visiter le premier groupe exposé.

Le sujet (que nous croyons avoir été donné au sculpteur) est l'*Ecu de la ville de Lyon accolé des deux figures allégoriques du Rhône et de la Saône*. La mythologie est peu goûtée de nos jours, les fleuves personnifiés fatiguent surtout par l'inévitable répétition de la pause. Le défaut d'action, l'absence totale d'intérêt ne peuvent être rachetés que par la beauté des formes et l'harmonie de la masse. Nous sommes certains que M. C. Elschoët ne manquera pas à ces conditions; et peut-être s'est-on trop hâté déjà de juger ces figures sur un plâtre dont la blancheur crue amaigrit les contours et détruit l'aspect général. L'expression de la figure du Rhône est celle de la compassion et du regret; il détourne le fleuve qui coule de l'urne sur laquelle il s'appuie. La Saône également refoule d'une main les eaux avec précaution. Ils ont la douleur d'avoir inondé la ville, ils promettent de nous garder à l'avenir du terrible ravage de leurs fureurs. Il y a dans cette pensée qui a présidé au travail de M. Carle Elschoët, une poésie réelle qui entrera pour beaucoup dans le succès de ce premier groupe.

Le décor de l'autre extrémité de la façade représentera, dit-on, l'*Ecu des Hospices avec des figures allégoriques de la Charité et de l'Indigence*. Le modèle n'en est point terminé.

Les personnages de ces deux groupes ont aujourd'hui plus de deux mètres de hauteur, et ils en auront le double quand ils seront placés sur chaque aile de la façade de l'Hôtel-Dieu, d'après le travail définitif.

UNE MAIN.



Il existe, dans la galerie des dessins du Louvre, un parchemin sur lequel plusieurs siècles en passant ont déposé une teinte roussâtre; sur ce parchemin pas un nom n'est écrit, et cependant le Louvre, ce palais des rois, le garde précieusement comme l'un de ses plus beaux titres de noblesse. Approchons donc pour l'examiner : voyez cette main dont les contours, si habilement dessinés, attestent le talent de son auteur; voyez cette pose si pleine de vérité, ces nuances si fidèlement observées, cette peau délicatement plissée, ces veines qui courent, ce sang qui circule : quelle admirable étude ! et se peut-il que celui qui l'a tracée ait consacré sa vie seulement à de semblables sujets détachés ? Non, non, le génie de la création a dû l'échauffer; bien certainement nous n'avons sous les yeux que le feuillet d'un magnifique poème : c'est une fantaisie, c'est un caprice d'artiste, mais c'est une œuvre bonne, mieux que cela, c'est une bonne œuvre. Ecoutez :

Vers l'an 1520, je crois, deux jeunes gens s'aimaient à Venise : sous le ciel de l'Italie et dans la licencieuse cité, pouvait-on se voir jeunes et beaux, et ne pas s'adorer ? Or, Gianetti, le gondolier, comptait vingt ans à peine; mais, dans ces régions méridionales où l'existence se développe et s'use vite, Gianetti avait acquis toute sa vigueur d'homme; sa taille était haute et bien découpée, ses traits avaient toute la régularité des belles têtes italiennes, son regard lançait le feu, et sa chevelure noire flottait naturellement bouclée.

Maria comptait seize ans à peine; ses yeux, voilés par de longs cils noirs, appelaient l'amour, sa bouche aux lèvres roses aspirait l'air brûlant de Venise....; et languoureuse qu'elle était en de certains moments, elle se courbait comme oppressée sous cette atmosphère de chaudes voluptés.

Quelquefois le soir, lorsqu'une brise tiède venait enfler les voiles de la gondole, il arrivait que Gianetti volait au-devant de Maria, la cachait aux yeux de son père, et s'enfuyait loin des rives sur les vagues des eaux qui lui obéissaient; alors, laissant reposer ses rames et permettant aux flots de jouer avec la gondole, il venait s'asseoir

silencieux près de Maria, pressait sa main délicate entre ses mains robustes, noyait son regard dans l'œil de sa bien-aimée, et tous deux sentaient un sourire d'amour glisser sur leur visage.

Mia carissima, disait Gianetti, après quelques instants de muette contemplation, je te respecte parce que je t'aime, mais n'est-ce pas que tu seras à moi ?

— Oui ! disait Maria, dans un long soupir, oui ! je te le jure, comme je le fis si souvent dans ma joyeuse enfance, jamais je n'appartiendrai à un autre qu'à mon Gianetti.

— Oui, oui ! reprenait le gondolier en élevant la voix et se dressant debout, moi aussi je te le jure, je t'obtiens pour ma femme. Trois refus successifs de ton père ne m'ont pas découragé. Va ! mon amour est plus fort que mes humiliations ne sont désespérantes. J'irai de nouveau chez Barbarigo, et je lui dirai : « Père, de grâce, accorde-moi ta fille, il me la faut. Ton hôtellerie est riche, il est vrai, mais avec ma gondole je serai bien vite enrichi, si la possession de Maria double mon énergie. Tu as commencé pauvre, toi aussi, pourquoi ne réussiras-tu pas ainsi que tu l'as fait ? Rien ne me coûtera pour cela. Maintenant je suis sans courage, parce que tu as voulu me fermer tout espoir ; mais dis-moi d'espérer, et tu me verras à l'œuvre. »

— Tu lui diras toutes ces choses, lui répondit Maria, mais elles seront inutiles.

— S'il en est ainsi, je me prévaudrai de mes droits à sa reconnaissance : « Vous souvenez-vous, lui dirai-je, du jour où Venise éperdue jouait son sort dans la bataille de Lépante ? Les soldats de Barbarousse maniaient habilement le carnage, et vous sentiez déjà le froid de la lame qui devait laisser votre fille orpheline. Si je vous eusse laissé périr, n'aurais-je pas pu prendre Maria pour ma femme ? voulez-vous me punir de vous avoir sauvé ? »

— Inutile ! inutile ! murmurait l'Italienne, en détournant la tête, parce que sa fierté lui commandait de dissimuler une larme. Gianetti la devinait cependant ; pressant Maria dans ses bras, il buvait cette larme et s'efforçait d'inspirer une confiance qu'il n'avait plus lui-même.

Nos deux jeunes amants pouvaient-ils, en effet, se dissimuler toute la vanité de leurs projets d'avenir ? Le caractère bien connu de Barbarigo s'opposait invinciblement à une alliance dont l'intérêt n'eût pas été le mobile ; et cet homme, d'une sordidité crapuleuse, convoitait depuis longtemps dans la beauté de sa fille l'instrument de sa propre fortune. Quelques-uns se disaient encore, avec mystère, que l'hôtelier n'était pas tout-à-fait étranger à cette police occulte, inquisitoriale, dont Venise était infectée ; mais rien de certain sur ce point ne saurait être avancé, et quel que soit le parti que le novelliste puisse tirer d'un simple soupçon, nous nous abstenons d'insister davantage.

Quoi qu'il en soit, un jour, pendant que le soleil dardait ses rayons perpendiculaires sur les dalles de Venise, Gianetti, les bras croisés et la tête penchée, traversa lentement la large place St-Marc : nous savons quelle pensée le guide. Le voici qui pénètre dans l'hôtellerie de Barbarigo : que va-t-il s'y passer ? Le père de Maria parle en ce moment à un hôte récemment arrivé, et que nous connaissons tout-à-l'heure. Gianetti marche résolument vers Barbarigo, et l'amène vers un coin de la salle.

— Avez-vous réfléchi à ma proposition ? lui dit-il.

— As-tu résolu de me fatiguer toujours de tes ridicules prétentions ? lui répondit l'hôtelier, avec un insultant sourire.

— Ainsi donc, vous me refusez encore !

— Plus que jamais.

— Vous n'aimez pas votre enfant ; que voulez-vous en faire ? Ne savez-vous pas que, si vous la contrariez, Maria restera fille.

— Présomptueux ! dit en ricanant Barbarigo, Maria ne sera jamais la fiancée de Gianetti le..... gondolier, et cependant elle n'aura point à s'en plaindre ; je t'assure que, dans la position que je lui destine, elle t'aura bien vite oublié, mon pauvre cher batelier.

— Cette position que vous lui voulez faire, quelle est-elle ? dit Gianetti, en élevant la voix. Si quelque homme ose aspirer à la main de l'amante du gondolier, cet homme, quel qu'il soit, dites-moi son nom ?.....

— Cet homme se rira de toi, tu n'es pas son égal : il est riche, il est puissant, il est noble ; et si tu l'embarrassais..... tu sais le sort qu'on te réserverait.

— Un noble ne sera jamais la femme de Maria Barbarigo, la fille de l'hôtelier.

— Il peut en faire mieux que cela.

— Sa maîtresse ?

— Qui sait?... et pourquoi pas ? ce ne serait pas la première ni la plus malheureuse. Le placement est avantageux..... D'ailleurs, je te la cède au même prix, deux mille ducats.

— Infâme ! s'écria Gianetti, en pressant son front dans ses deux mains, et se laissant tomber sur le bord d'une table.

— À ce moment, l'étranger que nous savons se leva lentement et marcha vers les deux interlocuteurs ; en lui, l'inspiration semblait le disputer à la force : beau de toute la beauté du génie, il semblait né pour commander à l'admiration humaine, comme pour apporter quelque chose du ciel sur la terre ; ses vêtements étaient noirs, et sa chevelure retombait en gros bouillons sur son pourpoint.

— Gondolier, relève-toi, dit-il en portant sa main sur l'épaule de Gianetti, ceux-là qui comme toi sont forts doivent être debout pour supporter le poids du jour et ses tourmentes : lève-toi donc, plein de confiance. Puis, se retournant vers Barbarigo : « Hôtelier, continua-

t-il, tu demandes 2,000 ducats pour le prix de ta fille, n'est-ce pas ? Eh bien ! je t'en offre 2,000 pistoles, veux-tu me la donner ?

Un éclair de joie brutale brilla dans le regard de Barbarigo.

— Pourquoi faire ? dit Gianetti, en mesurant du regard l'étranger.

— Silence !..... répondit l'étranger, tu le sauras bientôt..... Barbarigo, consens-tu ?

— Si vous me montriez là les deux mille pistoles, le marché pourrait se conclure.

— Ce ne sera pas moi qui les déboursrai, dit l'hôte en frappant sur les poches vides de son pourpoint, je n'emporte pas des tonnes d'or en voyage, mais je dispose quelquefois de la bourse des potentats, et ce que j'en retire, je le répands sur ma route.

— Si vous n'avez à me donner que ces vanteries, je ne me paierai pas de semblable monnaie.

— Attends un peu..... L'étranger saisit un parchemin, et bientôt son crayon y eut fixé une main plus puissante que sa main vivante, puisqu'elle devait rester immortelle.

— Gianetti, dit-il ensuite, dirige-toi vers le palais Saint-Marc ; fais-toi conduire à Pierre Bambo, secrétaire de Léon X, et remets-lui ce parchemin en lui disant qu'un artiste étranger désire le céder pour 2,000 pistoles : il te les donnera..... Va !

— J'irai, dit Gianetti, fixant sur l'étranger ses yeux scrutateurs ; mais, quoi qu'il arrive, jure-moi de ne point faire de l'or de Bambo un condamnable usage.

— Je te le jure !

Le gondolier sortit. Barbarigo riait le rire de la raillerie.

Cependant quelques instants après Gianetti revint, apportant la somme demandée. « Pierre Bambo veut vous voir, Monseigneur, et demande votre nom. »

— Tu le lui apprendras tout-à-l'heure, répondit l'étranger ; et, maintenant, Barbarigo, fais venir ta fille.

Maria paraît bientôt, et se trouble devant le gondolier.

« Elle est belle entre toutes les femmes, murmura l'artiste ; puis élevant la voix : Lorsque Dieu donne parfois la beauté à ses créatures, c'est pour qu'elles se recherchent, qu'elles s'aiment et qu'elles s'unissent ; s'il verse ses parfums les plus purs dans quelques vases d'élite, ce n'est point pour qu'ils se corrompent dans la contagion du monde ; s'il choisit parmi les enfants des hommes quelques miroirs à sa splendeur, ce n'est pas non plus pour que le souffle du mal les ternisse. » « Barbarigo, ta fille m'appartient et j'en dispose. Gianetti et Maria, Michel-Ange vous unit. »

— Michel-Ange ! dit Barbarigo en s'inclinant et découvrant son front.

— Gloire et bénédiction à Michel-Ange ! s'écria Gianetti. Maria ne trouva pas une parole pour exprimer son ivresse, mais une larme coula de ses yeux sur la main du peintre qu'elle embrassait.

— Que la paix et la prospérité soient avec vous, comme mon affection, répondit Michel-Ange ; puis il s'éloigna de l'hôtellerie.

Quelques jours après, les deux amants s'appartenaient, et Gianetti se tint bien parole, puisque de simple gondolier il devint plus tard général de la république vénitienne.

Tous les acteurs de cette scène sont morts, mais la main nous reste. Un fort spirituel écrivain, qui a traité le même sujet, nous assure que le dessin de Michel-Ange fut apporté de l'Italie dans la giberne de l'un des glorieux caporaux de Bonaparte. Lors de leur double invasion, les étrangers, qui nous dévalisèrent à leur tour, n'ont sans doute pas songé à reprendre l'humble parchemin. Que leur oubli nous vait de l'or !

F.



Nouvelles Diverses.

La première représentation de *Freyschutz* a eu lieu lundi dernier à l'Académie royale de musique. On avait proclamé d'avance que le chef-d'œuvre de Weber serait enfin représenté en entier, et sans aucune altération du poème ni de la musique. Le dialogue a été remplacé par des récitatifs de la composition de M. Berlioz, et au 3^e acte on a ajouté des airs de danse de *Preciosa*, de Weber, et le célèbre rondo de piano, également de Weber, intitulé : *l'Invitation à la valse*. Malgré tout cela, cependant, le *Freyschutz* n'a pas pu résister devant une exécution pitoyable qui est passée, à l'Opéra, à l'état chronique : on va même jusqu'à parler d'un *fiasco* complet. Nous attendrons les comptes-rendus des journaux de Paris.

— Le séjour de Mlle Rachel à Londres se prolonge forcément. L'indisposition de la grande tragédienne a de la gravité, et avec les efforts que Mlle Rachel a dû faire pour reprendre le cours de ses représentations, cette indisposition l'empêchera de se rendre à Marseille où on l'attendait impatiemment. Mlle Rachel n'a point renoncé à donner, à Lyon, la représentation qu'elle a bien voulu promettre au bénéfice de nos inondés, mais son arrivée est aujourd'hui ajournée probablement jusqu'à la fin du mois de juillet prochain.

— La statue de Mozart qui doit être érigée à Saltzbourg, lieu de la naissance de l'illustre auteur, a été fondue à Munich, le 22 mai. Un grand nombre de spectateurs, parmi lesquels on distinguait l'archiduchesse Sophie d'Autriche, assistaient à cette opération. Les membres de la Chapelle royale de Munich préparent une apotheose digne du puissant génie de Mozart. En France, à Paris, lieu de la naissance de Molière, quand donc se décidera-t-on à un pareil hommage, bien dû à notre premier auteur comique ?

